

Notre *shtetl*

Le nom de notre *shtetl* était Blanc, mais les Juifs l'appelaient Noir, car on sait bien depuis longtemps que ce qui est noir pour les Juifs est blanc pour le tsar.

Notre *shtetl* était un de ces *shtetls* comme il y en avait beaucoup en Ukraine. Il était si petit que, lorsque le borgne Afonia qui faisait les cent pas sur la tour de guet, vêtu éte comme hiver d'un épais manteau de fourrure, observait les environs de son œil intact en s'écriant soudain que ça brûlait à l'ouest, on savait alors que ça brûlait aussi à l'est. Ce *shtetl* était si petit, que lorsqu'Afonia criait à sa femme « au nom du Christ, où est la saumure? », les femmes à la sortie du village pouvaient entendre son hurlement et se disaient alors que « ce vieux bouc d'Afonia avait encore la gueule de bois », car tout le monde savait qu'Afonia faisait passer sa gueule de bois en buvant de la saumure.

Sur la montagne de l'Aigle, avec le ciel bleu pour unique voisin, s'élevait un château blanc avec une coupole d'argent : le château de la comtesse.

À l'aube, quand le soleil dardait ses premiers rayons, la coupole s'embrasait comme si on y avait mis le feu, et on avait l'impression que la lumière repandue sur le monde annonçait que la journée pouvait commencer.

Pour nous autres, les gamins du quartier de la Petite Jérusalem, ce château était comme un tableau aérien. Parfois il nous semblait que cette noble bâtisse s'était détachée du sol et qu'elle flottait parmi les nuages, et nous regardions dans quelle direction elle voguait. Mais le ciel s'éclaircissait, et le château retrouvait sa place sur la montagne de l'Aigle avec le ciel bleu pour unique voisin.

À l'entrée du domaine de la comtesse Branitskaïa, il y avait deux poteaux de fonte sur lesquels s'enroulaient des serpents. On disait que la comtesse aimait si peu les Juifs que, dès que l'un d'eux apparaissait à la porte de sa demeure en redingote, papillotes pendantes des deux côtés de son triste visage de Juif, alors les serpents en métal commençaient à s'animer. On nous racontait que, dans ce château, il y avait une maison faite de pièces de monnaies, un étang rempli de vin rouge, et une montagne de sucre blanc. Ce n'est que plus tard, l'année de la Révolution, quand le ciel se couvrit des flammes s'élevant du château en feu, que la lumière de l'incendie nous révéla qu'il n'y avait pas de maison en pièces de monnaie, pas plus d'ailleurs que d'étang rempli de vin ni de montagne de sucre blanc. Tout cela n'était que des légendes inventées par des Juifs affamés.

Notre *shtetl* était à l'écart des grandes routes, perdu au milieu d'un pays cher à mon cœur où coulait la rivière de mon enfance, où les forêts de pommiers et de cerisiers sauvages, au moment de la floraison, ressemblaient à des jardins sauvages, et où tout autour, à perte de vue, s'étendaient des champs de fleurs jaunes.

Les trains passaient au loin, évitant notre *shtetl*. Le temps aussi semblait contourner notre *shtetl*.

Les malheurs, en revanche, ne nous oubliaient pas. Soudain, par une belle journée, le choléra fit son apparition et passa de maison en maison, de *shtetl* en *shtetl*. La nuit subitement se déclenchèrent des incendies et, si un *shtetl* brûlait, le ciel s'embrasait au-dessus des autres villages comme si le feu était porté par le vent. Mais rien au monde ne déferlait aussi rapidement ni ne se répandait avec autant de force que la nouvelle d'un pogrom. Soudain, par une paisible nuit ukrainienne, quelqu'un poussa un cri dans une maison, cri qui fut ensuite repris par toute la rue, puis tout le *shtetl* mugit, frappa sur des casseroles et des bassines, enfin tout redevint silencieux, et des milliers de femmes, d'enfants et de vieillards restèrent éveillés à écouter la nuit.

Par une de ces nuits dont se souvient le peuple juif, cheminait sur une route empierrée un Juif estropié, un sac sur le dos; c'était un célèbre tailleur de pierres précieuses. Il avait fui Kyïv pendant un pogrom, portait dans sa chair les traces rouge sombre des

fouets des Cosaques et errait de *shtetl* en *shtetl*, se renseignant parfois sur le chemin à suivre pour atteindre le *shtetl* Blanc que les Juifs appelaient Noir. Il cognait avec sa béquille à la porte des hautes demeures et demandait :

– Y a-t-il des Juifs ici ?

Il était accueilli par des questions juives et accompagné dans son errance par des conseils juifs, mais de tous les quartiers composant notre *shtetl*, un seul lui accorda l'hospitalité, le nôtre : notre quartier de la Petite Jérusalem.

Tout ce que comptait le monde de mendiants et d'orphelins, d'éclopés et de victimes d'incendies, de pogroms ou de la guerre, trouvait refuge chez nous. Sous les toits de la Petite Jérusalem venaient s'abriter des personnes de tous les pays où vivent des Juifs ; mais dites-moi un peu, dans quel pays ne vivent pas de Juifs ?

On pouvait rencontrer ici des Juifs polonais avec de longues papillotes et aussi des Juifs de Galicie coiffés de grands chapeaux en fourrure, des Juifs allemands vêtus de redingotes, des Juifs lithuaniens à la voie criardes, et des Juifs commis-voyageurs qui avaient séjourné en Terre de feu.

Il y avait aussi des réfugiés qui quittaient notre village et se rendaient dans tous les pays du monde, car, dites-moi un peu, dans quel endroit sur terre n'y avait-il pas d'hommes et de femmes originaires du *shtetl* Blanc que les Juifs appellent Noir ?

Dans notre rue, parmi les gémissements des femmes qui mettaient au monde des enfants, les délires des fous, le murmure des commères et les prières pour les défunts ; au milieu du grondement des forges et des coups de marteaux des tonneliers, on rêvait de bonheur comme partout au monde, mais nulle part ce bonheur ne semblait plus lointain.

Dans la rue noire, au milieu des égouts et des fosses d'aisance, l'imagination faisait naître des visions de couchers de soleil orange en des pays inconnus. On se figurait la terre promise comme une terre d'abondance où coulaient des rivières de miel et où paissaient des troupeaux de bêtes grasses.

Les uns après les autres, nos voisins abandonnaient leur foyer et leur famille. Chassés toujours plus loin par les pogroms, ils

finissaient par disparaître. Dans la vaste plaine d'Ukraine, il y avait de moins en moins de nuages de fumées au-dessus des cheminées des maisons juives.

Les Juifs partaient, mais toutes les frontières se fermaient devant eux. On élevait des cordons sanitaires pour les empêcher de passer. Dans les zones de transit ils attrapaient toutes les maladies possibles et imaginables, échouaient sur des îles de larmes où ils finissaient par mourir. Des cordons policiers et des lois iniques les rejetaient vers d'autres pays. Mais les Juifs qui avaient encore dans l'oreille le son des sifflets des policiers russes, parvenaient malgré tout à franchir toutes les frontières, tous les barrages et toutes les barrières.

On les voyait accoster dans tous les ports, et ils engageaient des discussions dans toutes les langues parlées dans le monde.

Là, sur des rivages étrangers, sur des quais froids en granit, dans le brouillard, un Juif attend son fils, son père, sa fille. Il se laisse emporter par ses rêves et grommelle en maudissant la terre entière.

Les Juifs ne tenaient jamais en place.

Ces Juifs venus des *shtetls* d'Ukraine devenaient jockeys, fakirs, moines dominicains, barbiers au service de sultans ou pâtisseries pour le roi d'Espagne. Aucun d'eux ne savait l'après-midi ce qu'il deviendrait le soir.

Ils étaient commis-voyageurs et représentants d'articles, et même d'articles qu'on vendait à Formose et en Islande; vendeurs de médicaments contre toutes les maladies, aubergistes sur toutes les routes, camelots sur tous les marchés, agents de change dans toutes les bourses, poètes dans toutes les langues.

Ils étaient à chaque carrefour, se faufilaient dans les cales de tous les navires et versaient des larmes sur toutes les îles. Ils n'avaient pas le droit de vivre à Petrograd, Moscou, Kyïv, Kharkiv, Voronej et Tambov. Ils allèrent alors peupler New-York, Chicago, Londres, Paris, Alger où ils recréèrent les quartiers de la Petite Jérusalem et de la Moldavanka; ouvrirent des tripots clandestins au fond de rues sombres.

On leur criait «bandes d'escrocs! Vous ne savez rien faire d'autre que compter l'argent!», mais ils montrèrent qu'ils

pouvaient exceller dans l'art de travailler la terre. À la sueur de leur front, ils aménagèrent des jardins en Californie, labourèrent des champs en Argentine, récoltèrent du riz en Chine, du thé à Ceylan et devinrent même vigneron aux flancs des montagnes Rocheuses. Il n'y avait pas meilleurs violonistes qu'eux, et quand ils chantaient, aucune femme au monde ne pouvait retenir ses larmes. Ils suscitaient l'effroi par leurs crimes et l'admiration par leurs calculs mathématiques, leurs observations astrologiques et les opérations chirurgicales qu'ils réalisaient. Ils étaient les horlogers du monde, et pensaient que les mouvements du soleil étaient régis par leurs montres.

Au Sahara, comme à la Jamaïque ou au Cap de Bonne Espérance, partout ils rencontraient des descendants et des ancêtres dispersés, disséminés sur toute la surface de la terre et qui ressemblaient à des Chinois, à des Indiens ou à des Africains.

Dieu entendait monter de leur bouche des prières en l'honneur du Bey d'Alger, du Shah d'Iran, du Sultan Turc et du Radjah de Madagascar.

Mais rien ne les sauvait.

Ils étaient présents sur toutes les foires du monde. Et c'était ainsi depuis des siècles. Pas un sacrifice n'avait lieu sans qu'ils ne soient livrés en pâture, pas un enterrement sans larmes juives, pas un pogrom sans que des Juifs ne se fassent sabrer, pas d'inondations sans que leurs maisons ne disparaissent sous les eaux, pas de tremblements de terre sans morts juifs, pas de félonie, d'inceste ou de tromperie entre maris et femmes; de duperie ou de serment dévoyés sans que des Juifs n'en soient accusés.

Ils s'étaient habitués au soleil qui dessèche les terres désertiques et au vent des montagnes. Leur peau brûlée était devenue aussi noire que du charbon. Le vent leur causait des goîtres, au sud la fièvre des marais les faisait trembler, au nord le scorbut leur faisait perdre les dents, leurs gencives noircissaient. Mais ils luttèrent et survivaient à tous ces maux.

Et tous cherchaient, sans la trouver, la terre où coulent les rivières de miel et paissent les troupeaux de bêtes grasses. Et tous attendaient que se réalise la promesse de l'âge d'or, le moment

où la panthère se coucherait à côté de l'agneau, et un petit enfant les conduirait⁴.

Ils priaient avec toute la passion que peuvent mettre les Juifs quand ils prient, le visage tourné vers l'Orient, mais le malheur venait de tous les points cardinaux, de l'Occident et de l'Orient, du Nord et du Sud.

Ils se juraient fidélité:

– *Sh'ma Yisroël!* Écoute Israël! Le Seigneur notre Dieu, notre Seigneur unique ...

Mais pendant qu'ils priaient, l'or faisait d'un grand nombre d'entre eux des seigneurs, et des autres, leurs esclaves.

Regardez-le, ce Juif fortuné, couvert de fourrure et de satin, avec sur la tête un turban cousu de fils d'or! Déjà, le visage bouffi de graisse, il se pavane devant vous, paré de ses plus beaux atours. Sa femme porte des habits de soie et de brocart blancs, et leurs enfants ont des costumes de velours jaune. Il a déjà oublié toutes les humiliations et tous les crachats. Il n'a qu'une idée en tête, se débarrasser de son aspect juif; qu'une peur: qu'on le soupçonne d'être juif. Il ne se souvient plus de son nom, de son prénom, de la rue où il est né, de la couleur du papier peint de sa chambre d'enfant, ni de ses amis, de la voix de son père, de sa mère, de ses frères ou de ses sœurs, ni même de sa langue – il a tout vendu pour de l'argent. Et il n'y a pas d'homme plus heureux que lui quand on lui dit qu'il ne ressemble pas un Juif, qu'il ne parle pas et n'aime pas comme un Juif, qu'il n'a pas le nez juif. Cet esclave et ce galérien, ce mendiant, cet être tout tordu, est-il son frère de lait, son voisin, un membre de sa famille? Non, le riche ne le reconnaît pas. Il opprime ses esclaves, qu'ils soient Juifs ou pas. Il se moque de leur façon de parler, de leurs chansons, de leurs horribles jérémiades quand ils prient pour leurs défunts...

Dans notre *shtetl* arrivaient des enveloppes avec des timbres de tous les pays: de toutes les formes, des ronds, des carrés et des triangulaires; des noirs, des bleus et des oranges.

Sous le ciel d'Arabie et dans la nuit polaire montaient les lamentations et les chants de ma patrie, les chansons tristes des

⁴ Ésaïe 11:6.

réfugiés qui se souvenaient du ciel bleu du sud-ouest, du murmure des forêts et des *shetels* de la province de Kyiv.

Le Juif estropié qui avait trouvé refuge dans le quartier de la Petite Jérusalem s'appelait Iakov. C'était l'arrière-grand-père de mon père, Simon, le premier ancêtre dont notre lignée à en avoir gardé le nom. Mon grand-père Avraam me parlait de lui, les yeux tournés vers le ciel.

L'origine de notre tribu de Juifs rêveurs et fougueux qui vivaient à la Petite Jérusalem remontait à Iakov, le célèbre tailleur de pierres précieuses.

Il y avait dans notre famille des brigands, de formidables lapidaires, des forgerons aux bras puissants, des couturiers maîtres de leur art, de très bons comédiens, des ivrognes invétérés, des inventeurs du mouvement perpétuel, des gibiers de potence, des noyés, des colporteurs.

Les Juifs affamés rêvaient de mets succulents et chauds, ils salivaient à leur seule évocation ; les enfants voyaient en songes des ballons de couleurs et poussaient de petits cris.

Ô ma famille, partout et de tout temps persécutée, pourchassée jusqu'à l'épuisement ! Ton corps était affamé, asséché par la phtisie, étouffé par les angines de poitrine. Les tremblements et les défauts de prononciations terrassaient les plus vigoureux. Tes femmes souffraient d'hystérie, d'apoplexie. La cécité frappait les horlogers, les bosses déformaient le dos des cordonniers, l'eau mettait à vif la peau des mains des lavandières, la toux secouait de spasmes les gorges des marchands, les bouffons invités aux mariages finissaient leur vie dans des asiles de fous.

Dieu te frappa, Il te l'avait prédit. Il t'accabla de fièvres et de congestions afin que tu disparaisses. Mais ma famille était vigoureuse. Plusieurs générations de descendants de Iakov s'étaient accrochées à la vie et avaient survécu aux pogroms, aux malheurs et aux incendies.

Et comme par une ironie du destin, comme un défi à la nature, dans les maisons de ces Juifs souffreteux aux corps déformés par les œdèmes, naissaient des enfants avec de beaux visages, dotés d'une intelligence rare, d'un verbe fort ; des enfants aux yeux noirs plein de passion, de feu et de tristesse, des enfants qui entendaient

les feuilles pousser et les nuages se déplacer dans le ciel. Des guerriers, des poètes, des mathématiciens et des violonistes.
J'étais une goutte incandescente du sang de cette famille.